

MA PAROLE NE PASSERA POINT.

Le ciel et la terre passeront , mais mes paroles ne passeront point.

(МАТТН., XXIV, 38.)

N'est-il pas vrai, mes chers frères, qu'il y a quelque chose de décourageant, d'angoissant dans cette fluctuation perpétuelle qui agite et entraîne autour de nous toutes les choses visibles ? De quelque côté que nous tournions nos regards dans cette vie, nous ne rencontrons partout que des choses sujettes au changement et à la destruction : rien de fixe, rien d'assuré, rien sur quoi nous puissions reposer notre cœur avec la certitude que l'objet de nos affections ne nous échappera point. L'azur du ciel qui rayonne aujourd'hui sur nos têtes, demain sera voilé par un sombre nuage ; aux fleurs du printemps, aux fruits de l'automne, succéderont bientôt les rigueurs de l'hiver. Telle, et plus variable encore, est l'existence de l'homme. Elles sont

passées pour toujours, les fraîches et riantes années de notre enfance, avec leurs joies si faciles et leurs peines si passagères ; bientôt il en sera de même, et des rêves de la jeunesse et des projets de l'âge mûr. Tout ce que nous croyons posséder nous échappe continuellement, et il n'est rien sur la terre dont nous puissions dire : ceci est à moi. Serait-ce notre santé ? mais la maladie nous l'enlève d'un jour à l'autre, en dépit de toutes les apparences et des précautions les plus multipliées. Serait-ce l'usage de nos facultés ? plus d'un triste exemple de nos jours a prouvé que les plus excellents d'entre les hommes ne sont pas à l'abri du malheur de les perdre. Serait-ce notre fortune ? elle est à la merci de mille accidents divers, « les vers et la rouille la consomment, les voleurs la forcent et la dérobent. » Seraient-ce nos amis, nos parents, nos enfants ? qui de nous n'a déjà fait la douloureuse expérience que ces biens, les plus chers de tous, sont aussi les plus fragiles ? Serait-ce enfin notre propre vie ? mais chaque soir, en fermant les yeux pour nous livrer au repos, qui de nous peut s'assurer qu'il se réveillera le lendemain ? et chaque matin, en r'ouvrant les yeux à la lumière, lequel peut s'assurer qu'il vivra jusqu'au soir ? Encore quelques jours, tout au plus quelques années, et il faudra dire adieu au toit qui nous a vus naître, à la patrie qui a nos affections, à l'être dont la vie ne fait qu'une vie avec la nôtre, à cette terre si belle encore dans sa décadence, et qui nous est si

chère malgré les traces qu'elle porte de la malédiction divine.

Mais où vais-je prendre mes exemples? et qu'ai-je à faire aujourd'hui de ces lieux communs pour démontrer l'instabilité des espérances terrestres? Votre pensée est ailleurs. Elle se reporte involontairement vers un autre exemple de cette instabilité ¹, un exemple récent, actuel, qui vient à peine de s'accomplir sous vos yeux, qui absorbe nécessairement tous les autres, tellement il a été subit, éclatant et prodigieux. Quel est celui d'entre nous à qui les événements qui viennent de s'accomplir ne semblent un rêve, et qui n'ait peine à croire à leur réalité! Ce bouleversement soudain, profond, immense, qui a remué jusqu'aux entrailles du corps social, et dont les résultats à venir sont incalculables, soit pour notre patrie, soit au-dehors; ce trône de France dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qu'un jour, que dis-je? que deux heures ont suffi pour briser et jeter au vent; ce vieillard, hier notre souverain vénérable et vénéré, aujourd'hui découronné, chassé de son palais, balayé du sol français par la tempête populaire, et réduit à explorer sur la terre étrangère moins un asile qu'un

¹ Il est inutile de dire que ceci s'écrivait le lendemain de la révolution de 1848. Nous n'avons pas cru devoir supprimer ces allusions, bien qu'aujourd'hui elles soient déjà presque de l'histoire ancienne. Il est bon de conserver le souvenir de ces grands exemples de l'instabilité des choses humaines.

tombeau ; ces résidences royales livrées aux flammes, ces princes exilés, ces princesses fugitives, ces enfants de roi proscrits, les sommités sociales subitement abaissées dans la foule, et le palais des rois devenu l'hospice des ouvriers ! — ah ! quand nous avons sous les yeux un tel spectacle, comment douter qu'ici-bas tout est instable, tout est fragile, et que « la figure de ce monde passe, » pour parler avec l'Écriture.

Quand nous considérons cette fluctuation continuelle qui entraîne toutes les choses visibles vers la destruction, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment amer et douloureux. Il y a quelque chose d'angoissant à sentir ainsi s'écouler continuellement tout ce qu'on possède, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on admire, tout ce qu'on aime. Alors, « comme le cerf altéré brame après des eaux courantes, » notre âme, fatiguée de tout ce qui ne fait que passer, a soif de quelque chose qui ne passe point, d'un trésor impérissable, d'une espérance qui demeure vivante et debout sur les ruines de toutes les espérances terrestres. Mes frères, cette espérance impérissable n'est point une chimère. Il y a quelque chose qui ne passe point. Il existe un présent du créateur qui doit survivre à la ruine de l'univers, et c'est de ce trésor que je viens vous parler aujourd'hui, en présence des débris

1 On se rappelle que le château des Tuileries fut converti momentanément en hôpital.

de ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes. Ce trésor, c'est la parole de Dieu. « Le ciel et la terre passeront, » a dit le sauveur, « mais ma parole ne passera point. »

L'histoire du livre qui contient cette parole est la fidèle image de cette perpétuité qui est promise à sa destinée. Dans tous les temps, ce livre fut l'objet des plus violentes attaques, et toujours il en est sorti victorieux.

On peut distinguer dans l'histoire trois attaques principales qui furent dirigées contre la bible. La première est partie du paganisme ; la seconde, de l'église romaine ; la dernière, de la philosophie incrédule.

La plus terrible des persécutions que les empereurs de Rome suscitèrent à l'église naissante, celle de Dioclétien, ne s'attaquait pas seulement à la personne des chrétiens : elle eut aussi pour objet les saintes Ecritures. Cet empereur comprit que là est la vraie source du christianisme, et que pour tarir cette source à jamais, il lui suffirait d'obtenir la destruction du livre sacré. Aussi, parmi les quatre édits, d'une sévérité toujours croissante, qu'il publia successivement contre les chrétiens au commencement du quatrième siècle, il y en eut un, c'était le dernier, qui ordonnait tout à la fois de détruire les églises et de brûler les saintes Ecritures. Assurément, à juger des choses selon les vues humaines, le christianisme courut alors

un grand péril. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque où les livres ne se multipliaient que par des copies, les exemplaires des livres saints étaient encore en petit nombre, et que l'empereur de Rome disposait d'une force immense pour exécuter sa volonté. Mais le sauveur avait dit que sa parole ne passerait point, et toute la puissance du despote romain vint se briser contre cette parole. Les pasteurs qui expliquaient les livres saints, et les laïques chargés d'en faire la lecture au peuple, les tinrent partout soigneusement cachés; et plutôt que de les abandonner aux flammes, ils se livrèrent eux-mêmes au martyre. L'édit de Dioclétien fut promulgué l'an 304, et dix ans après, en 315, le christianisme triomphant s'asseyait sur le trône impérial dans la personne de Constantin, et les plus illustres docteurs, les plus beaux génies de l'époque consacraient leurs veilles à étudier, leurs talents à prêcher ces mêmes Écritures naguères condamnées aux flammes.

De nouveaux dangers attendaient cette parole divine. Rome papale recueillit fidèlement l'héritage de persécution légué par Rome païenne. Elle aussi, prononçant elle-même sa propre condamnation, reconnut que sa puissance n'avait pas de plus dangereux adversaire que la bible, et que le meilleur moyen d'affermir cette puissance serait d'anéantir entre les mains du peuple ce livre de Dieu. Ce fut un des buts principaux du tribunal de l'Inquisition, qui fut institué en 1215 par

Innocent III. Deux conciles successifs ¹ déclarèrent hérétique et livraient aux inquisiteurs tout laïque entre les mains duquel seraient trouvées les saintes Écritures. Voici les propres termes du décret du concile de Toulouse, tenu en 1229 : « On ne permettra point aux laïques d'avoir les livres de l'ancien et du nouveau testament, si ce n'est que quelqu'un veuille avoir, par dévotion, un psautier, un bréviaire, ou les heures de la vierge. Mais nous défendons très étroitement qu'ils aient les livres saints traduits en langue vulgaire. » On aurait peine à croire à la réalité de cette défense monstrueuse, si nous ne l'avions vue renouvelée de nos jours, presque dans les mêmes termes, dans les encycliques des papes et dans les mandements des évêques. C'est ainsi que l'église romaine prit vis-à-vis de la parole de Dieu précisément la même position que le paganisme, et que les décrets des conciles et des papes reproduisirent sous une autre forme les édits de Dioclétien. Mais ici encore l'ennemi de la parole de Dieu fit une œuvre qui le trompa. Vainement celui qui s'appelait le vicair de Jésus-Christ lança sur le midi de la France des armées de barbares aventuriers, chargés au nom du Dieu de paix de brûler à la fois les hommes et la bible ; ces armées firent à la vérité un mal immense, elles commirent des atrocités inouïes, elles massacrèrent par milliers des hom-

¹ Celui de Toulouse, 1229, et celui de Tarragone, 1234.

mes, des femmes et des enfants : mais elles ne détruiraient pas la bible. Les Vaudois échappés au massacre se réfugièrent sur leurs montagnes avec leurs bibles, ils les cachèrent dans le creux des rochers, ils s'en servirent pour apprendre à lire à leurs enfants, et la bible continua dans l'ombre à se créer de nouveaux disciples. En Angleterre et en Allemagne elle trouva également de zélés sectateurs, qui versèrent leur sang pour la propager. Enfin le temps arriva où la parole de Dieu devait sortir avec éclat de son obscurité momentanée. Le coup de foudre qui brisa la tyrannie spirituelle de l'évêque de Rome, la Réformation du seizième siècle, ne fut autre chose que la réhabilitation solennelle de la bible.

Une dernière épreuve restait à subir à la parole de Dieu. Après avoir été attaquée par la force matérielle, elle devait l'être avec les armes de l'esprit et du génie. Cette épreuve eut lieu dans le cours du siècle dernier. Rapprochés par une commune haine contre la religion révélée, un grand nombre d'hommes éminents par leurs facultés intellectuelles formèrent entre eux une sorte de ligue impie, pour anéantir, s'il était possible, la parole de Jésus-Christ. Les uns prétendirent la renverser par les principes de la philosophie; d'autres, par les recherches de l'érudition; d'autres, enfin, par les traits du sarcasme et du ridicule.

Deux hommes surtout se distinguèrent dans cette lutte criminelle contre la parole de Dieu. L'un deux

offrait le triste contraste des facultés les plus brillantes cultivées dans une âme dégradée ; doué d'un admirable génie, mais adonné au culte de la matière, savant dans l'art infernal de remuer les passions de la chair, il exploita au profit de sa haine contre le christianisme les penchans les plus vils de notre nature corrompue ; et c'est en vomissant contre la bible les sarcasmes impurs d'une imagination sans pudeur, qu'il osa combattre cette parole éternelle du saint des saints ! L'autre, dont l'âme était naturellement noble et généreuse, éprouvait de profonds besoins religieux ; il professait la croyance au monde invisible ; il défendit avec une admirable éloquence les grandes vérités de la religion naturelle ; il exalta même, dans des pages qui resteront à jamais un modèle, la beauté du caractère de Jésus-Christ : mais il n'en fut pas moins l'ennemi de la parole révélée ; il n'en attaqua pas moins les livres sacrés ; et son incrédulité, pour être enveloppée des formes du sentiment religieux, n'en fut que plus séduisante et plus dangereuse.

Mais ni le cynisme d'un Voltaire, ni l'éloquence d'un Rousseau, ni tous les efforts d'une philosophie incrédule ne pouvaient rien contre cette parole éternelle. Ces ennemis du Dieu de la bible réussirent bien à répandre pour un temps la contagion de l'impieété, et avec elle l'immoralité qui en est la compagne inséparable ; ils amenèrent bien sur notre patrie, à la suite de cet oubli de Dieu, des maux incalcula-

bles, dont elle se ressent encore aujourd'hui : mais ils ne détruisirent pas la bible ; et aujourd'hui nous la voyons se relever plus brillante et plus puissante que jamais.

C'est ainsi que la parole de Dieu a triomphé jusqu'ici de toutes les attaques dirigées contre elle ; c'est ainsi qu'elle en triomphera jusqu'à la fin. Ces tentatives impuissantes ne servent qu'à établir la vérité de cette déclaration du sauveur : « Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point. »

Mais cette déclaration n'est pas relative seulement à la destinée extérieure du livre sacré. Quand Jésus dit que sa parole ne passera point, il ne veut pas dire seulement que cette parole subsistera jusqu'à la fin des siècles : il veut dire aussi que toutes les déclarations qu'elle renferme ne peuvent manquer de s'accomplir. C'est ce qu'il explique lui-même dans les paroles qui suivent : « je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y a rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un iota et un trait de lettre. »

Dans ce sens on peut dire que la bible préside aux destinées du monde : car tous les événements importants de l'histoire du monde ont été annoncés à l'avance dans la bible. L'histoire, envisagée sous ce point de vue, n'est autre chose que l'accomplissement exact et minutieux des prophéties de la bible. Citons quel-

qués exemples , glanés au hasard dans ce champ immense.

L'histoire ancienne presque entière , et l'histoire moderne pour une grande partie , roulent sur la succession de quatre monarchies : l'Assyrie , la Perse , la Grèce et Rome. Le tableau fidèle de ces quatre monarchies a été tracé à l'avance par le crayon prophétique de Daniel. Au septième chapitre de ce prophète , nous les voyons représentées chacune par un animal symbolique , dont la forme et les attributs répondent admirablement aux traits qui caractérisent la monarchie et à son histoire ¹. Un lion , ce roi des quadrupèdes , avec les ailes d'un aigle , ce roi des oiseaux , représente bien le caractère despotique , grandiose et pompeux de la domination assyrienne. La vaste puissance des Perses , et la cruauté froide qui fut toujours l'apanage de leurs monarques , est heureusement figurée par un ours , qui tient trois crocs dans sa gueule entre ses dents , et à qui on dit : « lève-toi , et mange beaucoup de chair ! » Un léopard , dont l'agilité bien connue est augmentée encore par quatre ailes d'oiseau , est une vivante image de l'éclat et de la rapidité des conquêtes d'Alexandre. Et enfin , dans cette peinture de la pesante domination romaine , on ne sait ce qui l'emporte , de la poésie de la description ou de son exactitude historique : « après celle-là

¹ Dan., VII , 2-8.

je regardai, et voici la quatrième bête, qui était épouvantable, affreuse et très-forte : elle avait de grandes dents de fer, elle mangeait et brisait et elle foulait à ses pieds ce qui restait ; elle était différente de toutes les autres bêtes qui avaient été avant elle. » Cette bête porte dix cornes, qui répondent aux dix royaumes entre lesquels l'empire romain fut partagé au quatrième siècle, et dont Machiavel nous a donné l'énumération. Du milieu de ces dix cornes, le prophète voit s'élever et grandir peu à peu une petite corne, image des progrès d'abord insensibles de la puissance papale ; cette petite corne en abat trois autres : ce sont les trois royaumes des Ostrogoths, des Hérules, et des Lombards, qui composaient l'Italie, et qui tombèrent successivement sous la domination de l'évêque romain. Il serait facile de multiplier ces détails. Ces quatre monarchies se retrouvent, sous une autre forme, dans la statue d'or, d'argent, d'airain et de fer, que Nébucadnetzar vit en songe, et dont il est parlé au chapitre second du même prophète.

Outre ces pages d'histoire universelle, la prophétie nous offre des histoires de peuples particuliers. Telle est celle des Macédoniens et des Perses, que nous retrouvons avec de nouveaux détails au huitième chapitre de Daniel. L'empire des Perses est figuré par un bélier portant deux cornes, dont l'une plus haute que l'autre s'élevait sur le derrière : image de la dou-

ble puissance des Mèdes et des Perses : cette dernière, en effet, vint après l'autre, mais s'éleva plus haut. On sait d'ailleurs que les Perses adoptèrent le bélier comme emblème de leur monarchie ; le diadème d'or de leurs rois affectait la forme d'une tête de bélier, et sur les ruines de Persépolis on voit encore sculptées des têtes de bélier à deux cornes, telles précisément que les décrit prophétiquement Daniel ! Le prophète voit ce bélier heurtant de ses cornes contre l'occident, l'aquilon et le midi, sans que rien puisse lui résister ; et en effet les conquêtes des Perses, si vastes de ces trois côtés, ne purent jamais s'étendre et s'affermir du côté de l'orient. Bientôt il aperçoit un bouc qui arrive de l'occident, « sur le dessus de toute la terre, » et qui ne touche point à terre tant sa marche est rapide ; il « court contre le bélier dans la fureur de sa force, le heurte, brise ses deux cornes, et il n'y avait aucune force dans le bélier pour tenir ferme contre lui ; et quand il l'a jeté par terre, il le foule aux pieds, et nul ne pouvait délivrer le bélier de sa puissance. » Il est superflu de faire observer la parfaite coïncidence de ces détails avec la défaite de Darius par Alexandre. Le bouc était d'ailleurs le symbole des Macédoniens, qui s'appelèrent longtemps *Egéadae*, le peuple de la chèvre, et dont la première capitale portait le nom d'*Egéae*, la chèvre. « Alors, » continue le prophète, « le bouc d'entre les chèvres devint fort grand ; et sitôt qu'il fut devenu puissant, sa grande

corne fut rompue, et en sa place il en crut quatre, fort apparentes, vers les quatre vents des cieux. » C'est la mort d'Alexandre aussitôt qu'il eut achevé ses conquêtes, et le partage de son vaste empire entre ses quatre principaux généraux. D'une de ces cornes le prophète voit naître et grandir peu à peu une petite corne, analogue à celle qui dans la monarchie romaine représentait l'apostasie occidentale ou le papisme, et qui représente ici l'apostasie orientale ou le mahométisme. Les traits qui rapprochent ces deux apostasies et ceux qui les distinguent ; le caractère de Mahomet, ce « roi fourbe et d'un esprit pénétrant, » les progrès de sa doctrine, le nombre d'années qu'elle doit durer, tout cela est écrit dans la prophétie avec une précision frappante.

Tel est l'accomplissement exact et minutieux que les évènements de l'histoire se sont chargés d'apporter aux oracles de la parole de Dieu. J'ai choisi pour exemples des prophéties relatives à l'histoire profane, parce qu'elles sont moins connues ; mais celles qui regardent l'histoire sacrée sont bien autrement nombreuses et circonstanciées. Non-seulement tous les grands traits de l'histoire du peuple juif ont été d'avance écrits dans la prophétie : mais nous trouvons dans cette histoire prophétique des hommes désignés par leur nom plusieurs siècles avant leur naissance — c'est le cas de Cyrus et de Josias, — nous y trouvons une allusion aux aigles qui devaient servir d'enseigne aux ar-

mées romaines, dans la prophétie de la destruction de Jérusalem, écrite par Moïse deux mille ans avant l'évènement ; nous trouvons dans cette même prophétie de Moïse les détails les plus circonstanciés de ce siège affreux entre tous les autres, tel que le raconte l'historien Josèphe ; et aujourd'hui encore les Juifs, dispersés dans le monde entier sans avoir perdu leur nationalité, sont un vivant accomplissement de cette déclaration du prophète Amos : « l'Éternel les fera promener parmi toutes les nations comme on fait promener le grain dans le crible, sans qu'il s'en perde un seul grain ¹. »

Si les oracles relatifs au peuple juif l'emportent en précision et en détail sur ceux qui concernent les nations païennes, les oracles relatifs au Messie l'emportent autant sous le même rapport sur ceux qui concernent le peuple juif. Il serait facile d'écrire une biographie du sauveur complète et détaillée, uniquement avec des passages des prophètes. Cette biographie prophétique remonterait plus haut que la naissance de son héros, et se poursuivrait après sa mort. Quelle merveille que cet oracle de Daniel qui fixe l'époque de la venue du sauveur, en indiquant le nombre précis d'années qui devait s'écouler entre cette venue et un autre évènement encore à venir quand le prophète écrivait ! pro-

¹ Esaïe, XLIV, 28 ; 4 Rois, XIII, 2 ; comparez 2 Rois, XXIII, 45-20 ; Deut., XXVIII, 49, 53 ; Amos, IX, 9.

phétie dans une prophétie, évènement à venir qui repose sur un autre évènement à venir comme sur sa base ! Quelle merveille que cet oracle de Michée qui fait naître le sauveur à Bethléem quand sa mère vivait à Nazareth, tellement qu'il faut un édit de l'empereur de Rome tout exprès pour que la prophétie s'accomplisse ! Quelle merveille que ces oracles qui nous annoncent que le sauveur aura les pieds et les mains percés ; qu'on lui donnera pour son repas du fiel et du vinaigre ; que ses habits seront partagés et sa robe jetée au sort ; que ses os ne seront pas rompus ; qu'il sera mis dans le sépulcre d'un riche ; qu'il n'y restera que trois jours , — et tant d'autres particularités non moins frappantes qu'il nous est impossible d'énumérer, mais que vous connaissez comme nous !

Et le sort de la doctrine prêchée par Jésus-Christ , n'est-il pas également annoncé d'avance avec les plus minutieux détails ? N'avons-nous pas dans les prophéties la vocation des gentils, l'accroissement graduel de l'église , les persécutions dirigées contre elle et dont elle triomphe, le relâchement de la piété, la corruption de la foi et des mœurs, les hérésies, les superstitions, les austérités d'invention humaine, le célibat romain , la défense de manger de la viande , l'idolâtrie, la tyrannie spirituelle et les persécutions de Rome papale ? Tout cela était écrit d'avance , et tout cela est exactement arrivé, parce que le ciel et la terre peuvent passer, mais les paroles de Dieu ne passent point !

Mais c'est assez nous occuper de prophéties qui ne nous concernent pas personnellement. Il y a dans la parole de Dieu d'autres oracles qui s'adressent à nous-mêmes, et qui nous dévoilent notre propre avenir. C'est à ceux-là surtout qu'il nous importe de faire une sérieuse attention.

Voici une de ces prophéties qui nous concernent. « Il faut que chacun de nous comparaisse devant le tribunal de Christ, pour y recevoir selon le bien ou le mal qu'il aura fait, étant dans son corps. ¹ » Cette prophétie s'accomplira. L'exact accomplissement de celles qui regardent les nations païennes et le peuple juif nous prouve que celles qui nous concernent s'accompliront également ; le passé nous répond de l'avenir. L'ivraie et le bon grain peuvent rester mêlés longtemps encore dans le champ du père de famille : mais à la fin pourtant la séparation aura lieu. Il est donc vrai que vous et moi nous paraîtrons en jugement au tribunal de Jésus-Christ. C'est cette réalité, trop facilement oubliée au milieu des préoccupations de cette vie, que je voudrais remettre en ce moment devant vos yeux et les miens. Nous ne savons pas comment ni quand nous quitterons ce monde ; nous ne savons pas si nous mourrons tranquillement dans notre lit, ou bien d'une mort subite et violente ; nous ne savons pas si ce sera dans dix ans, ou dans vingt

¹ 2 Cor., V, 40.

ans, ou dans un mois, ou dans un jour. Mais nous savons une chose, c'est que, quels que soient l'époque et le genre de notre mort, elle sera suivie du jugement. Ce que nous savons encore, c'est que ce jugement prononcera sur nous une sentence de bonheur éternel ou de malheur éternel, suivant l'usage que nous aurons fait de la vie présente. Rien au monde ne saurait faire qu'il n'en soit pas ainsi. Le ciel et la terre peuvent passer et passeront en effet, mais cette parole ne passera point : « il faut que chacun de nous paraisse devant le tribunal de Christ, pour y recevoir selon ce qu'il aura fait étant dans son corps. » Remarquez bien que cette expression, *étant dans son corps*, emporte qu'il n'est plus temps de se préparer au jugement après la séparation du corps et de l'âme; en sorte que le seul temps, dans l'éternité tout entière, qui nous soit donné pour cette préparation est la vie présente, cette vie qui d'un jour à l'autre peut finir. Mes frères, accordez-vous à cette pensée — et la question que je vous adresse croyez que je me la pose à moi-même — accordez-vous à cette pensée solennelle toute la considération qu'elle mérite ? êtes-vous préparés à paraître devant le tribunal de Jésus-Christ ? avez-vous sérieusement pensé à la réponse que vous ferez alors au souverain juge ? avez-vous par devers vous un moyen assuré de détourner de dessus votre tête la colère à venir ? Il vaut la peine de vous occuper de cette question et de la résoudre.

Jamais, vous le sentez bien, vous n'en agitez de plus importante. Ah ! si vous n'étiez pas encore en paix à cet égard, si vous n'aviez pas encore ce qu'il faut pour attendre sans crainte le jugement de Jésus-Christ, pourquoi n'ouvririez-vous pas dès aujourd'hui votre cœur aux promesses de l'évangile ? Cette même parole infallible qui nous dénonce le jugement à venir, nous déclare en même temps l'unique moyen de nous préparer à ce jugement. Ecoutez encore une de ces déclarations qui sont celles de Dieu même, et qui subsisteront après que le ciel et la terre auront passé : « celui qui croit au fils de Dieu a la vie éternelle : il ne sera point sujet à la condamnation, mais il est passé de la mort à la vie. Celui qui ne croit pas au fils de Dieu ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Pour avoir la vie éternelle, il est nécessaire, et il suffit, de croire au fils de Dieu. Le fils de Dieu c'est Emmanuel, c'est Dieu manifesté en chair, souffrant et mourant pour nos péchés. Croyez du fond du cœur à ce prodige de l'amour divin, rejetez comme une espérance mensongère tout autre moyen de salut que la mort de Jésus-Christ ; reconnaissez que vos œuvres vous condamnent mille fois devant Dieu, et ne plaidez d'autres mérites que ceux de votre sauveur ; aimez à votre tour ce sauveur qui vous a aimés le premier ; demandez-lui, pour triompher du péché, sa grâce qu'il ne refuse jamais ; vivez désormais pour le servir, pour renoncer aux vanités

d'un monde qui périt, pour vous préparer à cette éternité qui déjà frappe à votre porte — et alors, autant il est vrai que Dieu ne peut mentir, autant vous pouvez être assurés d'être au dernier jour parmi ceux auxquels s'adresseront ces douces paroles : « venez, vous qui êtes bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde ! » Si au contraire vous demeurez dans votre état actuel ; si vous continuez à vous contenter d'une foi morte, d'une foi qui n'est point la foi, d'une foi qui ne consiste qu'à suivre les pratiques extérieures de la religion, d'une foi qui ne remue jamais votre conscience et ne pénètre jamais au fond de votre cœur, d'une foi qui ne vous fait ni aimer Jésus-Christ, ni renoncer au monde, ni vivre dans la sanctification, ni vous préparer à l'éternité, alors..... oh mon Dieu ! ne permets pas qu'il en soit ainsi pour aucun de nous ! ne permets pas qu'il y en ait un seul parmi nous assez malheureux, assez insensé pour affronter volontairement cette colère à venir, sans terme et sans remède, qui n'est pas moins certaine envers les réprouvés que ta bonté envers les élus ! car « le ciel et la terre passeront, mais ta parole ne passera point ! » Amen.

Mars 1848.
